

XYZ. La revue de la nouvelle

Une femme

Frédéric Monneyron



Numéro 32, hiver 1992

Salle d'attente

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3822ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monneyron, F. (1992). Une femme. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (32), 77–81.

UNE FEMME

FRÉDÉRIC MONNEYRON

Le docteur est assis dans un large fauteuil de cuir noir, le dos à la grande baie vitrée. Les stores ont été baissés et le cabinet de consultation baigne dans une douce pénombre. Seuls, les derniers rayons du soleil qui filtrent au travers de quelques lames mal jointes portent témoignage du dehors et de la chaleur torride qui a sévi la journée entière. Avec, peut-être, ces odeurs de poussière et de sueur qui arrivent par un panneau entrouvert mêlées aux rumeurs confuses d'un Paris de fin d'après-midi.

Il a posé son front sur ses deux poings réunis et a fermé les yeux; il est face à son noir intérieur.

Il regarde son visage sans fard. Et ses grands yeux verts, ouverts sur quelque abîme, le fixent sous leurs cils frémissants.

Il est resté longtemps dans sa position méditative. Quand il relève la tête, il passe à deux reprises ses doigts écartés dans ses cheveux clairs et son regard rencontre le vide. Il s'est extirpé difficilement de son siège et, d'un pas mal assuré, s'est dirigé vers le lavabo.

Il fait couler l'eau fraîche sur ses mains moites, qu'il essuie minutieusement, l'une après l'autre. Puis il se campe devant le petit miroir et réajuste sa cravate qui pendait sous son col ouvert.

Il a observé son visage dans la glace, son front haut déjà ridé, ses petits yeux bleus au fond d'orbites fatiguées, ses lèvres droites, presque inexistantes, qui lui ont esquissé un rapide sourire.

Il a tressailli.

Elle a pénétré dans son cabinet sans même qu'il ait eu besoin de l'appeler et est allée s'asseoir sans hésiter dans le fauteuil qui l'attendait. D'abord il ne prête pas attention à elle; et il lui pose les

questions habituelles avant de l'inviter à se dévêtir et à gagner le divan d'auscultation. Alors, seulement, il relève la tête et se trouve face à face avec un visage pâle de femme un peu enfant du fond duquel de grands yeux verts le contemplent.

Il a entrebâillé la porte du bureau de sa secrétaire et s'est assuré qu'elle avait bien quitté les lieux.

Il s'énerve. Il doit s'y reprendre à deux fois pour fermer son cabinet, la clé tournant imparfaitement dans la serrure. Il est assailli tout de suite par la chaleur qui règne dans la cage d'escalier. Et c'est avec peine, en soufflant fortement, qu'il a gravi les quelques volées de marches qui le séparaient du seuil de son appartement.

Il a ouvert.

Les cheveux au blond cendré qui tombent en longues mèches ondulées sur ses épaules couvrent presque entièrement son visage quand elle se baisse et, se tenant d'une main au bord du divan, ôte l'une après l'autre ses chaussures. Elle a fait sauter les boutons de son chemisier et deux seins assez lourds ont jailli simultanément entre les deux pans de la soie blanche. Une fois cette première pièce de vêtement pliée avec soin sur le dossier d'une chaise, elle en vient à la jupe qui, dégrafée, tombe le long de ses cuisses et qu'elle retient entre deux doigts. Elle enjambe agilement l'étoffe et, nue, s'allonge sur le divan.

Il a traversé l'appartement. Il ne s'est guère préoccupé du désordre, laissé par sa femme et ses enfants, que la bonne n'a pas eu le temps d'effacer et il est passé directement dans la salle de bains.

Il se déshabille vite et, sans plus tarder, se glisse sous la douche. L'eau qui coule en minces filets sur son corps nu a tôt fait d'emporter la sueur et la fatigue de la journée.

Il est demeuré un très long moment sous cette source de fraîcheur et en est sorti à regret. Il s'est alors séché et coiffé, puis est passé dans la chambre contiguë pour enfiler une chemise propre et un complet léger qu'il a tirés de la grande penderie murale. Maintenant il n'a plus qu'à prendre, sur le lit, la valise qu'on lui a préparée.

Il s'apprête déjà à quitter la chambre quand il se ravise. Il se retourne et contemple le lit vide aux draps défaits.

Le visage aux yeux écarquillés, à la bouche étroite, rendue vermeille par le rouge à lèvres, qui s'entrouvre pour découvrir une rangée de dents parfaitement alignées, est sous lui, sur le divan, inanimé. Pendant qu'il effectue son travail, de ce visage il a peine à s'abstraire un instant, de même que des formes du corps étendu devant lui.

Il a claqué la porte de l'ascenseur sur lui.

Durant tout le temps que dure la descente, ses oreilles sont emplies par le bruit uniforme et continu des chaînes qui glissent sur les poulies, auquel vient se superposer régulièrement le petit claquement sourd qui marque chaque étage.

Il doit pousser des portes encore, celle du *lift* et celle, plus pesante, du portail de fer forgé, avant de se retrouver dehors, sur le trottoir.

Ébloui par les rayons obliques du crépuscule, il cligne les yeux; et comme un voile rougeâtre tombe devant lui. Il doit se protéger de cette lumière trop vive avec le revers de la main.

Il a mis un moment avant de se délivrer de son étourdissement, à réaliser où il était. Puis il a baissé les yeux et s'est dirigé presque en aveugle vers sa voiture — une grosse Volvo blanche — qui l'attendait à quelques pas de là.

Il a regagné sa place derrière le bureau et, tout en écrivant, il l'observe qui se rhabille. Elle a déjà repassé ses jambes dans l'étroit fourreau d'étoffe de sa jupe. Elle l'agrafe maintenant; et la remet en place en la faisant glisser autour de sa taille. Puis son chemisier recouvre de nouveau ses seins. Mais leurs contours et leurs extrémités restent bien visibles sous la soie transparente.

Il a ouvert sa vitre afin d'avoir un peu d'air. Mais ce sont des souffles d'air étouffant qui lui fouettent le visage.

Il sue vite, abondamment. Il y a un terrible embarras de voitures en ce soir de week-end aux portes de Paris. Le temps passé arrêté aux feux rouges à tapoter nerveusement sur le bord brûlant du volant le rend comme ivre.

Maintes fois, il croit l'apercevoir devant la Volvo sur les passages cloutés, ou au milieu de la foule dense et chamarrée qui fourmille sur les trottoirs.

Assise de nouveau dans le fauteuil, en face de lui, elle se courbe pour rattacher les boucles de ses chaussures. Quand elle se redresse, elle secoue doucement la tête pour remettre ses cheveux en ordre autour de son visage. Puis elle en dégage sa nuque en les rejetant en arrière avec l'extrémité de ses doigts. Ce n'est qu'alors qu'elle a reposé les yeux, lointains derrière leurs cils frémissants, droit sur lui.

Enfin, il a passé le pont de Saint-Cloud. Il se trouve désormais sur l'autoroute.

Un dernier bouchon encore, puis les trois voies grisâtres de la chaussée ne tardent guère à s'ouvrir, libres, devant lui, dans le crépuscule.

La Volvo se cabre et bondit, et s'engage délibérément sur la voie de gauche. Bien vite, elle dévore toutes les autres voitures à sa droite. Les mains crispées sur le volant, il ne fixe bientôt plus que la ligne blanche discontinue et le rail de sécurité qui défilent à une vitesse infernale de chaque côté des vitres de la voiture.

Et il s'est retrouvé seul. Face à face avec son visage pâle de femme un peu immature, au fond duquel de grands yeux verts, ouverts sur un abîme intérieur, le contemplent. Il est seul avec son corps immobile sous lui, avec ses seins lourds, avec ses longues jambes.

La nuit est tombée très vite. À peine peut-on encore distinguer au-delà des cimes des arbres, à l'endroit où s'est couché le soleil, une faible lueur rougeâtre. L'obscurité est désormais presque totale.

Il a quitté l'autoroute et les phares de la voiture balaient une petite route de campagne et ses alentours immédiats; parfois au hasard d'un virage, la façade de pierre grise d'une ferme.

Après plusieurs courbes, s'est présentée une longue ligne droite sur laquelle la Volvo s'est lancée à fond. Maintenant elle s'en-gouffre entre deux fourrés opaques qui forment par moments, quand ils sont doublés d'une rangée d'arbres, comme un tunnel naturel.

La route s'étire droit devant lui, à l'infini. Devant lui sur fond d'un visage pâle aux lèvres entrouvertes, sur fond d'un corps blanc aux seins un peu lourds, sur fond...

Soudain, dans le halo des phares, une tache claire se profile au milieu du chemin. Il a tout juste le temps de bloquer les freins et d'arrêter la Volvo dans un crissement de pneus...

Elle repose au travers de la chaussée; son corps nu brille dans le puissant faisceau des phares. Deux filets de sang coulent de ses lèvres et se rejoignent pour former une tache sombre sous le lourd relief de ses seins.

XYZ